

Le grand roman américain

Philip Roth, *Le Grand roman américain*, traduction de Sylvie Salade, Paris, Gallimard, 1980, collection « Du monde entier », 499 pages.

François Ricard

Volume 23, Number 1 (133), January–February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29944ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, F. (1981). Review of [Le grand roman américain / Philip Roth, *Le Grand roman américain*, traduction de Sylvie Salade, Paris, Gallimard, 1980, collection « Du monde entier », 499 pages.] *Liberté*, 23(1), 91–96.

Lire en traduction

FRANÇOIS RICARD

Le grand roman américain *

Gilles Marcotte, au début de son *Roman à l'imparfait*, évoquait un des mythes qui ont nourri longtemps l'imaginaire critique canadien-français et donc, par voie de conséquence, l'imaginaire des écrivains eux-mêmes : le mythe du *grand roman* canadien, mythe que les changements d'épithètes (qui furent le principal résultat de notre Révolution tranquille) n'ont pas tué, loin de là, le rêve d'un grand roman québécois, d'un roman québécois total, continuant bel et bien à nous hanter, même à notre insu. Un jour, nous disons-nous secrètement, comme se le dit secrètement le moindre romancier en herbe, ne s'appelât-il pas nécessairement Victor-Lévy Beaulieu, un jour quelqu'un écrira le livre qui nous exprimera entièrement, qui haussera au plan de la Signification notre pauvre aventure dans l'histoire et donnera enfin forme à notre « imaginaire collectif ». Si illusoire, si bovarien que s'avère de plus en plus un tel rêve, il survit néanmoins, inavoué, certes, mais bien implanté dans notre inconscient littéraire, comme un fol espoir indéracinable. Quel romancier d'ici, quel écrivain ne caresse pas, dans l'intimité de sa bibliothèque, l'ambition d'être lui-même cet appelé, ce messie des lettres par qui adviendra enfin la grande saga nationale. Je serai le Joyce, le Cervantès, le Garcia Marquez québécois, j'écrirai le livre définitif, total, qui justifiera à jamais mon existence et celle de mon peuple. Tous ont beau s'en défendre, chacun, certains matins, se prend pour cet écrivain-sauveur et se voit déjà publié dans la Pléiade.

* Philip Roth, *le Grand roman américain*, traduction de Sylvie Salade, Paris, Gallimard, 1980, collection « Du monde entier », 499 pages.

Mais nous ne sommes pas les seuls à avoir rêvé ainsi. Les Américains nous ont précédés de loin. D'ailleurs, on peut se demander si cette façon de se projeter dans la grandeur n'est pas le propre de toutes les littératures écrites de ce côté-ci de l'Atlantique, un symptôme parmi d'autres du complexe de l'Amérique face à l'Europe. Ces littératures qu'ont dit jeunes, elles ne le sont que par une seule chose : leur désir d'égaliser les vieilles. Car le rêve du grand roman québécois, ou américain, ou mexicain, ce n'est rien d'autre au fond que celui d'être enfin reconnu, justifié, admis par la digne Europe, bref, de posséder enfin une existence mythique aussi incontestable que celle de la mère-patrie. En un mot, c'est une hantise essentiellement romantique.

Longtemps, donc, les écrivains et critiques américains, et probablement aussi leurs lecteurs, ont attendu l'avènement du *great american novel*. On crut parfois que ça y était : *la Lettre écarlate*, *Moby Dick*, *Huckleberry Finn* passèrent pour avoir réalisé la synthèse définitive de l'imaginaire national. Mais les États-Unis du vingtième siècle avaient changé. Ce n'était plus le pays anglo-saxon, bucolique et puritain des origines. Les Américains avaient découvert l'Ouest, acquis la puissance internationale, inventé le *self made man* et l'*american way of life*. Les écrivains durent donc se remettre à la tâche pour donner à cette nouvelle Amérique le grand roman dans lequel elle se reconnaîtrait et s'aimerait. Tous s'y essayèrent, Fitzgerald, Steinbeck, Faulkner, Hemingway, qui n'en démordait pas, et même Kerouac. Tous, en écrivant, se sentirent plus ou moins chargés de la mission homérique et cherchèrent littéralement à construire leur pays au fil de leur machine à écrire. Et tous échouèrent de la même manière, car l'âge épique était bel et bien révolu, spécialement aux États-Unis.

Ainsi, le « grand roman américain » aura surtout été une succession d'avortements magnifiques. Et du reste, n'est-ce pas le propre de cette idée même du « grand » roman national que d'être toujours quelque chose que l'on rate ? Mais c'est une idée extrêmement utile, car elle incite les écrivains à écrire (« oui, moi je l'aurai, le grand roman tant attendu ») et aide les critiques à critiquer (« non, vous n'y êtes pas, ce n'est pas encore le grand roman tant attendu »). Si bien qu'à la longue, on a fini par ne plus y croire et par liquider le bon vieux rêve. Au-

jourd'hui, c'est une chose morte, sans doute. Et sans doute pour une raison bien simple : les États-Unis n'en ont plus besoin. Avec la bombe à neutrons, l'avion de chasse invisible et des agents dans tous les pays, que voulez-vous qu'ils fassent du *great american novel* ?

Or c'est précisément au moment où plus personne n'y croit, et *parce que* plus personne n'y croit, que Philip Roth — qui n'y croit pas davantage — résout d'en finir avec la vénérable ambition, et par un moyen tout simple : en la *réalisant* une fois pour toutes. Son livre s'intitulera donc carrément : *the Great American Novel*.

Tous les ingrédients y sont. Un narrateur à qui Roth donne les initiales du grand Shakespeare lui-même : Word Smith. Un milieu dont le coefficient mythique est au moins aussi élevé de nos jours que pouvait l'être celui des baleiniers de Nantucket du temps de Melville, c'est-à-dire une équipe de baseball professionnel, les Mundys de Rupert Mass., portant eux aussi, cousue à leur vêtement, une lettre écarlate qui les marque à jamais. D'ailleurs, ils sont au moins aussi douloureusement ostracisés que la Hester Prynne de Hawthorne, puisqu'ils ont été chassés de leur stade municipal, au profit de l'armée américaine qui en a fait un terrain d'entraînement pour les troupes qu'on expédie alors en Europe (l'action est au début des années quarante), si bien que ces pauvres Mundys en sont réduits à ne plus jamais disputer un seul match à domicile, vagabonds privés de supporters, condamnés, comme Huckleberry Finn et Nigger Jim trois quarts de siècle avant eux, à l'errance perpétuelle dans des villes à la fois étrangères et toutes désireuses de les voir perdre chacune de leurs parties.

Ce qu'ils font d'ailleurs avec une constance admirable. Mais il faut dire, à leur décharge, que tout conspire à détruire leur moral. Leurs meilleurs joueurs ayant été mobilisés, les Mundys sont contraints de gratter le fond du panier. Ils font appel à ce qu'ils peuvent trouver : des vedettes des décennies antérieures, que leur gloire immortalisera peut-être quand elle sera posthume mais qui pour l'heure ne guérit ni leurs rhumatismes ni leur courte vue ; des métèques plus ou moins doués, comme Frenchie Astarte, Gaspésien, « le seul joueur jamais vendu hors de son propre hémisphère » (à une équipe du Japon), ou John Baal, petit-fils du légendaire Base Baal, un débauché « dont on a dit

que jamais de sa vie il n'avait frappé un home run à jeun ». Ils embauchent même des handicapés, qui au moins électrisent la foule par leur courage, comme le receveur unijambiste Hot Ptah (« Si lui ne servait pas de catcher aux Mundys, qui le ferait — un type sans jambes du tout ? ») ou le manchot Bud Parusha, voltigeur qui fait de son mieux, et surtout le frappeur nain Bob Yamm, qui obtient immanquablement un but sur balles à tout coup, jusqu'au jour où une équipe adverse lui oppose un lanceur du nom de O.K. Ockatur, nain lui aussi, spécialiste de la balle ascendante dite « lancer alpin », qui met fin subitement à la carrière de Yamm, lequel déclare alors que le baseball n'est pas assez grand pour deux nains à la fois et que donc il se retire prématurément pour se présenter au Congrès après le tournage à Hollywood du film de sa vie. Et pour diriger cette équipe déjà passablement frappée par le destin, nul autre que Ulysses S. Fairsmith, le gérant-pasteur qui refuse de jouer le dimanche et en soirée, « car à la fin comme au commencement, dans le paradis comme dans l'Eden perdu, nous ne serons pas jugés à la faible lueur d'une ampoule électrique mais plutôt sous l'œil implacable du Seigneur ». Au début de sa carrière, ce même Fairsmith avait osé s'aventurer « à mille milles à l'intérieur de l'Afrique primitive, parcourant à pied les trente derniers milles à travers la jungle avec des porteurs indigènes le dos chargé de sacs de battes, de gants et de bases apportés d'Amérique » pour enseigner le baseball aux habitants de la brousse, avec un demi-succès cependant, ceux-ci tenant à « glisser » sur tous les buts, y compris au premier et même avec un but sur balles.

Mais le pire ennemi des Mundys, et de toute la Ligue Patriote à laquelle ceux-ci appartiennent, n'est ni le destin, ni la médiocrité, ni les joutes en soirée, mais bien Joseph Staline lui-même, qui a juré de détruire les États-Unis en s'attaquant à leur âme même : le baseball professionnel. Le complot du Kremlin est machiavélique. Recruter secrètement Gil Gamesh, « le plus sensationnel pitcher débutant de tous les temps » mais dont le caractère anarchique l'avait fait chasser du baseball après qu'il eut failli tuer un arbitre trop intègre d'un lancer à la gorge. Amener Gamesh à Moscou pour lui faire obtenir à la SHIT (*School for Hatred, Infiltration and Terrorism*) un doctorat en espionnage et en sabotage. Puis le retourner aux États-Unis avec mission expresse de devenir le nouveau gérant des Mundys afin

de saper d'abord l'équipe, puis la ligue, puis le baseball, et finalement, la civilisation américaine dans son entier. Gamesh, heureusement, ne sut s'acquitter que des deux premières opérations : la preuve, conclut Word Smith, c'est que plus personne aujourd'hui ne parle des Mundys ni de la Ligue Patriote, pas même les registres du Temple de la Renommée à Cooperstown, le Canterbury de l'Amérique.

En un mot, ce livre a tout de l'épopée : la longueur, les héros nombreux et légendaires, les foules vibrantes de rumeurs et d'émotions, les exhortations mystiques, les duels mémorables, les références historiques, le style hyperbolique, et jusqu'à l'intervention des divinités (car y paraissent, outre Staline, Franklin Roosevelt, Jo DiMaggio et même Bowie Cuhn). Et c'est l'épopée même de notre temps, la seule que celui-ci pouvait produire : un immense délire, plein de dérision mais aussi de pitié, l'image parfaite d'un monde qu'on dit vide de valeurs et qui pourtant se repaît sans fin de vénération, de morale et de bonne conscience.

Le grand roman américain existe donc. Et c'est nous.

Note sur la traduction française

Le roman, paru aux États-Unis en 1973, vient juste d'être traduit. Sept ans, donc, de dur labeur pour Sylvie Salade, qui a dû à toutes fins pratiques faire œuvre de pionnière : elle a fondé, en effet, le langage français du baseball. Un travail de moine, vraiment, qui fait que l'on ne trouve guère ici de ces désopilants contresens auxquels le baseball donne habituellement lieu dans les traductions de romans américains (j'ai vu dernièrement, dans la traduction de *Goodbye Columbus* du même Roth, un *home run* défini comme le fait, pour un joueur, de sauter la clôture du stade pour rentrer chez lui !). C'est que madame Salade, elle, s'est renseignée directement à la source, si bien qu'elle a pu faire précéder sa traduction par une longue préface expliquant aux Français la nature, les règles et le vocabulaire de ce jeu si typiquement américain. Toutefois, elle conserve à ce vocabulaire son caractère purement anglais, ce qui explique l'abondance, dans les citations que j'ai données, comme dans tout le roman d'ailleurs (qui ne parle que de baseball), de termes comme : *right fielder*, *catcher*, *pitcher*, *batter* (et *batte*), *base*, *home run*, *walk*, *short*

stop, *strike*, etc. (définis en outre dans un glossaire à la fin du livre). Naturellement, pour les Français, les mots « voltigeur de droite », « receveur », « lanceur », « frappeur », « bâton », « but » (ou « coussin »), « circuit », « but sur balles », « arrêt-court », « prise », etc. auraient paru tout aussi énigmatiques (ils comprennent à peine « débarbouillette »). Mais sûrement pas *plus* énigmatique, en tous cas, que les mots anglais. Donc, la traductrice *aurait pu* employer ce lexique inventé par nous (ou plus précisément par les journalistes de Radio-Canada, de CKAC et des journaux du matin), quitte à garder son glossaire. Elle aurait pu le faire, primo, si elle avait connu ce lexique (or son enquête ne l'a pas conduite jusque-là) ; secundo, si pour les Français nos mots existaient autant que les mots américains (or ils ne sont pas fous, ils savent où est leur profit) ; tertio, si sa traduction s'était adressée *aussi* à nous (or les livres français, semble-t-il, s'adressent moins à nous comme lecteurs que comme simples acheteurs) ; et quarto, si nous existions comme *producteurs* linguistiques (or...).